

## PRÉSENTATION GENÈSE

Vaujany m'a souvent inspirée, comme tout ce (tous ceux) à quoi j'accorde de l'importance. J'y ai déjà situé l'action de quelques nouvelles, de quelques chapitres et de deux livres entiers. Petite, dès que j'ai su écrire, en fait, je lui ai dédié des poèmes, et bien sûr il a été le décor de nombreuses pages de mes nombreux journaux de bord. En réfléchissant à la relation triangulaire : Vaujany, l'écriture et moi, m'est revenu un souvenir jusque-là totalement enfoui, et que j'exhume ici avec les précautions dues à une étoffe très fragile retrouvée entre les trésors fanés d'une ancienne malle...

Adolescente, je m'étais entichée d'une employée saisonnière de l'*Hôtel Manin*. Andrée. Vive, fine, et délurée comme je l'étais moi-même, elle avait son franc-parler, et des attitudes souvent provocantes. Nous avons beaucoup parlé, beaucoup divagué ensemble, mais si son prénom m'a été rendu par un tour miraculeux de ma mémoire capricieuse (on en reparlera), je suis très honnêtement à ce jour dans l'incapacité de définir la nature exacte de nos relations.

Toujours est-il que, après les vacances, de retour chez moi à Grenoble, je lui avais adressé une lettre à Vaujany, où sa saison se poursuivait. Lettre sans doute exaltée, virulente aussi, Andrée, éternelle révoltée, se plaignant de ses conditions de travail, j'avais dû abonder dans le sens de sa rébellion, et en même temps l'assurer de mes sentiments contre-nature. Cette lettre, Madame Manin, à qui

Andrée donnait du fil à retordre, s'en était emparée, et l'avait produite publiquement pour attester des mauvaises fréquentations et influences de son employée. Scandale. Modéré, quand même, on n'avait pas convoqué *Paris-Match*, mais la cousine Denise en avait entendu parler, et m'avait dit : « Il paraît que tu as envoyé une lettre à la fille de chez Manin. Monique en était baba ! Et attention, hein, c'était torché, qu'elle a dit. Une de ces lettres !... Écrite... Vraiment... » Elle cherchait ses mots comme ladite Monique avait dû chercher les siens, pour décrire à la fois son indignation, et une forme d'admiration incrédule. Moi, *torché* me suffisait. C'était un hommage, même courroucé, même très réprobateur, à ma plume... Quelque part, ce *torché* me consacrait écrivain.

Oubliées l'anecdote et Andrée, enfuies les jeunes années, j'ai depuis, quelquefois, écrit encore pour Vaujany, pour ses habitants. Les circonstances étaient tristes, il s'agissait de textes funèbres, qu'on m'avait demandés, ou acceptés volontiers quand je les avais proposés. J'étais heureuse, chaque fois, de mettre mon modeste talent à disposition, écrire étant la seule chose à peu près que je sais faire, heureuse et reconnaissante de la confiance témoignée.

Alors, qu'on imagine mon bonheur lorsqu'on m'a suggéré cet ouvrage que vous tenez entre vos mains ! Ouvrage qui s'apparente, il est honnête de prévenir, à un OVNI littéraire, vu qu'il participe à la fois et successivement du roman, du recueil de souvenirs, de la chronique, de l'essai – oh ! bien humblement ! –, et du dépliant touristique... C'est là qu'il faut en expliquer précisément la genèse.

Il y avait il n'y a pas si longtemps à Vaujany un délicieux petit musée consacré pour l'essentiel à la mémoire du temps passé. Exposition de vieux objets qui avaient marqué l'histoire de la région, diaporamas organisés en thèmes, et commentés par les

voix des anciens, qui racontaient l'emmontagne, les travaux des champs, l'école, les débuts du ski, l'avènement révolutionnaire de l'électricité, le grand chantier qui avait découlé de cet avènement... Mais Vaujany évolue sans cesse, c'est un des objets principaux du présent livre, et le musée a changé. Jumelé avec celui de la faune, il occupe à présent un espace plus important dans un lieu plus prestigieux et stratégique, et présente des prestations interactives propres à séduire les visiteurs de toutes générations. Mais ces témoignages enregistrés ?... Ces chères voix dont certaines se sont tues ?... La trace qui en a été conservée s'est vue réduite à des proportions plus discrètes. Or *conserver*, c'est garder, protéger, mettre en valeur, faire qu'hier soit relié à demain, témoigner toujours et n'oublier jamais... Que faire donc pour conserver ces bandes-son et pouvoir en même temps les ranger sans remords au placard des vieilleries nobles, précieuses, mais dépassées ?

Un jour, Yves Genevois m'a appelée pour me proposer d'en être une sorte d'alchimiste, qui transformerait la parole en chose écrite, l'oralité en livre. Qui les sublimerait aussi, autant que possible. Il ne s'agissait pas de simple retranscription, mais d'une *transsubstantiation*, mot savant pour entendre que les souvenirs livrés devaient trouver un écrin à leur dimension, le fil conducteur d'une histoire pour dire l'Histoire, une couture sur mesure, la confection appliquée d'un artisan attentif à respecter les contraintes et à les élargir aux confins d'une fantaisie didactique. Venant d'Yves, cette *commande* (je ne vois rien de dégradant dans le terme, au contraire), m'a bien sûr honorée. Elle émanait d'un responsable d'entreprises, clairvoyant et audacieux, qui cache sous une gouaille discrète une sensibilité d'ordre littéraire et une grande culture.

Il me fallait cependant avoir l'aval et le sentiment d'Amandine, sur qui repose souvent l'initiative culturelle à Vaujany, et en qui je vois la *conservatrice* véritable, au sens évoqué précédemment,

des trésors de la mémoire de Vaujany. Amandine et sa menue silhouette, sa petite figure fine, sa petite voix claire et douce, et sa fermeté. Amandine qui me confie – oh ! en suis-je digne ? – le sauvetage des mémoires enregistrées, alors qu'elle sait pertinemment que justement, ma mémoire personnelle est éminemment faillible... Ne lui ai-je pas demandé encore il y a peu si son petit était né, alors qu'il a deux ans, et son sexe, et son prénom, qu'elle m'a révélés peut-être déjà trois ou quatre fois ? Heureusement la sclérose ne touche chez moi, comme généralement chez les personnes qui *atteignent un âge* que la mémoire récente...

Amandine voyait les choses de la même façon qu'Yves. On devait garder à ces enregistrements leur authenticité, leur émotion aussi, mais faire de la mosaïque qu'ils composaient jusqu'alors un récit romancé propre à intéresser autant qu'à séduire. La gageure était passionnante. Et j'ai souvent eu l'occasion de travailler ainsi, partir de bons produits qu'on me proposait, c'étaient des photos, des dessins, des peintures, et élaborer, avec, une recette la plus appétissante possible...

J'ai donc commencé par écouter longtemps les fameux témoignages, pour bien m'en imprégner, et attendre que le miracle opère : la levée en moi d'images suscitées par telle ou telle voix, telle ou telle prestation. Très vite, alors que sa voix ne figure pas sur les bandes-son puisqu'elle est morte bien avant les enregistrements, une figure s'est imposée : celle de ma grand-mère, Marceline, fille de Vaujany, qui m'avait quelquefois, trop peu, parlé de son enfance et de sa jeunesse au pays . Ce qu'elle ne m'avait pas dit, je l'ai trouvé dans les documents qu'Amandine m'avait confiés, et je l'ai inventé. L'histoire de Marceline, en pointillés dans mon souvenir, est devenue le roman de Marceline. C'est-à-dire que j'ai usé, avec les vérités que j'ignorais, des libertés qu'autorise la création littéraire, l'essentiel ayant été de situer cette quasi fiction dans le cadre suggéré par les témoignages sonores. Qu'on ne cherche pas, dans cette partie du livre, à retrouver des person-

nages ayant réellement existé, il ne s'agit que de figurants imaginaires, propres à servir le cadre social et historique de cette époque.

Une de mes grandes difficultés a été la chronologie, car souvent, les témoignages entendus ne font état d'aucune date, même approximative. C'était... avant... dans le temps... quand j'étais jeune...

J'ai pris des risques en faisant commencer le récit dans les années 1910. Bien sûr, je me suis documentée, avec les moyens du bord, car j'ai entrepris l'écriture de ce livre à Vaujany même, manière de me sentir au plus près de mon sujet... Mais souvent les textes consultés restaient évasifs, ou contradictoires, en ce qui concernait certaines données, les dates de début de chantiers qui ont marqué la contrée, l'ordre de leur évolution, l'échelonnement des progrès techniques... J'ai donc opté pour une distance prudente, un flou artistique – l'écriture n'est-elle pas un art ? et comment cet art ne serait-il pas autorisé à l'approximation, quand les manuels à prétention historique se la permettent ? Mais au-delà de ces précisions historiques, me manquaient aussi des détails plus quotidiens. Par exemple la façon intrafamiliale de communiquer. Vouvoiement entre parents et enfants ? Jusqu'à quand ? Chez tout le monde ? Pour ce genre de questions, il était plus simple et évident d'enquêter autant que possible auprès des anciens, c'est ainsi qu'Angèle m'a reçue chez elle, pour me confier qu'en fait, il n'y avait déjà, à son époque, aucune règle vraiment précise et que tutoiement ou vouvoiement semblaient alors livrés à l'impulsion inexplicable du moment...

Je profite de l'évocation de cet entretien avec Angèle Chanoux pour remercier tous ceux qui ont contribué à m'éclairer, répondu à mes questions, fouillé leur mémoire pour m'aider à étayer mon texte de données authentiques : Angèle, que je viens de nommer, mais aussi Gérard et Michèle, mes cousins, Martine et René Passoud, Yves Genevois...

Côté documentation, les bibliothécaires Paulette, Véronique,

Alice, pleines d'intérêt pour mes quêtes, ainsi que les hôtes du musée Nathalie, Maxime, et surtout Caroline, qui m'a fourni un précieux document, synthèse d'une histoire de l'évolution de Vaujany...

Merci à eux, donc, sensibles à mon projet, à NOTRE projet, et merci aussi aux habitants de Vaujany, qui apparaissent ici et là au hasard de mes pages et m'ont prêté involontairement leur concours dans l'élaboration de ma peinture. Je ne crois pas avoir brossé des portraits dont ils puissent me tenir rigueur, mais s'ils les trouvent réducteurs, je les prie de m'en pardonner, il est difficile dans un tel ouvrage, qui se veut une sorte de fresque simple et un peu naïve, de rendre compte de tout, et de tous. Pardon alors aussi à ceux qui n'apparaissent pas, il ne s'agit ni de mépris ni d'oubli, seulement de la modestie de mes ambitions, et de mes connaissances.

Est arrivé dans mon récit le moment où ma propre mémoire avait son rôle à jouer. Je suis née en 1951, et, d'aussi loin que je me souviens, Vaujany a toujours fait partie de mon existence. J'aurais pu continuer la rédaction à la première personne, et j'avoue que je me suis posé la question. Devais-je devenir la narratrice avouée, revendiquée, de la deuxième, puis troisième partie du volume ?

À l'heure où j'en arrivais là de cette interrogation commençait à poindre le concept de la *distanciation sociale*... Car ce livre est le fruit, en même temps que celui d'un projet collectif, du confinement qui nous a bien obsédés tout ce printemps 2020. Je dirais que grâce à lui, je ne me suis pas tellement sentie confinée, occupée que j'étais, une fois de retour chez moi, à cavaler fantasmatiquement sur les sentiers de notre cher Vaujany, à gambader virtuellement dans mes virées biquotidiennes sur les routes du village. Mais distanciation... Alors oui, je l'ai appliquée. Avec moi-même. Me livrant ainsi à une expérience encore inédite dans mon humble carrière d'écrivain : parler de moi à la troisième personne, tout en conservant mon prénom, mon identité, ma personnalité, mon

histoire intime. Vaujany méritait bien cette grande première, cette sorte de troublante schizophrénie qui me permettait d’être à la fois l’auteur, et l’un des sujets du livre, sans fard, mais sans non plus l’aspect confessionnel d’un récit à la première personne... Sorte d’autopsychanalyse ? Plutôt la volonté de m’intégrer à une population, d’y solliciter une petite place, d’y être une parmi d’autres, de retrouver, à supposer que je m’en sois éloignée, mes racines, de me fondre au sein d’une famille plus vaste et plus ancienne que la mienne.

Je voudrais, au moment de finir cette introduction, dire un détail qui éclairera peut-être le lecteur sur la tendresse filiale que je voue à Vaujany. J’ai découpé il y a déjà quelque temps, dans un bulletin d’information communal, ou un agenda d’animations, ou un programme quelconque – je garde tout ce que Vaujany produit de catalogues et documents, ça finit par faire un gros volume, que je classe et archive, je suis par nature très conservatrice, et là, je deviens un peu conservateur à mon tour, d’un musée de papier assez absurde, mais... sait-on jamais ?... –, j’ai donc découpé la photo d’une jolie jeune femme, sur fond de neige. Elle sourit largement, assise sur une luge derrière un petit qu’elle étreint. S’agissait-il de son propre enfant ou d’un élève ? Denise Jacquemet, car il s’agit d’elle, fixée par l’objectif dans l’éternité de son élan vital, de sa gaieté, de son charisme d’enseignante, peut-être, ou de son heureuse maternité, orne un cadre miniature accroché à l’un des murs de mon Petit Vaujany, comme si... comme si elle était de ma parentèle, de ma parenté, de mes parents. Se doute-t-elle, Denise encore vaillante malgré l’âge qui vient, qu’elle représente à mes yeux le village tout entier, son étonnante histoire, et la prodigieuse dynamique qui le pousse vers demain ? Qu’elle représente aussi la mère que j’aurais voulu avoir et la femme que j’aurais voulu être ?... Voilà. C’est dit. J’ai bien peu de modèles. Denise Jacquemet, de Vaujany, en est un.

FRANÇOISE REY